

PAUL VERCHÈRES

L'association Vénus Inc.



BeQ

Paul Verchères

Les aventures extraordinaires de
Guy Verchères # HS-023

L'association Vénus Inc.

L'Arsène Lupin canadien-français

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 675 : version 1.0

L'association Vénus Inc.

Collection *Guy Verchères*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.com/>

I

Ne me blâmez pas trop pour le titre.

C'est moi, Paul Verchères, cousin de Guy Verchères, qui l'a trouvé.

Je ne connais rien en œuvre d'art.

Et c'est bien moi qui savait que Vénus, la Vénus de Milo originale, était toute nue.

Enfin, passons.

Le début de cette histoire remonte à quelques semaines.

Guy arrive chez moi.

Il vient chez moi tous les jours.

Faire son petit tour et causer de choses et d'autres.

Il arrive, et il a l'air soucieux.

– Qu'est-ce que tu as ?

Je lui demande ça, parce que quand Guy a l'air soucieux, il y a anguille sous roche.

– J'ai... pas grand-chose... Juste un petit fait de rien qui me tracasse.

– Quoi encore ?

– L'association Vénus, incorporée.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

– Je ne sais pas.

– Tu ne sais pas et ça te tracasse ?

– Tous les jours je passe rue Sainte-Catherine, et je vois une porte, renfoncée, avec vitre opaque sur laquelle est marqué ce nom.

– Et ça te tracasse ?

– Oui.

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas, je te l'ai dit.

– Probablement une association bien ordinaire...

– Avec un nom comme ça ?

– As-tu essayé de t'informer ?

- Oui.
- Rien ?
- Rien... Aucune information possible.
- Leur charte ?
- Rien de ce côté. C'est, d'après la charte, une association culturelle.
- N'est-ce pas assez ?
- Non, c'est trop vague. Ça peut être de la culture physique, un cercle littéraire ou une association de cultivateurs de champignons.
- Tu as bien raison.
- Et je veux savoir ce que c'est que ce machin au drôle de nom...
- L'association Vénus...
- C'est le Vénus qui ne me revient pas. Est-ce Vénus, déesse de l'amour ? Ou simplement Vénus, œuvre de Milo, emblème de l'art perdu des grands maîtres...
- C'est à savoir...
- C'est à savoir en effet... Et je te certifie

qu'avant longtemps, je saurai.

– Comment vas-tu t'y prendre ?

– J'ai une idée et ça pourrait être la solution...

– Dis-moi l'idée...

– Je vais chercher à savoir qui est le propriétaire de l'immeuble. Il peut peut-être me renseigner. Sinon il pourrait me présenter aux directeurs de l'association, et je deviendrais membre.

II

Le proprio

Je n'eus de nouvelles de Guy que le lendemain soir.

Il me téléphona.

– Viens me rejoindre rue Sainte-Catherine et Bleury.

– Du nouveau ?

– Peut-être.

– L'association Vénus ?

– Viens, tu le sauras bien !

Je me rendis en vitesse au rendez-vous.

Guy n'était pas seul.

Un jeune homme était avec lui.

– Je te présente Roland Chavail... Roland,

c'est mon cousin Paul.

– Enchanté.

– Enchanté, monsieur.

Guy s'appuya contre la maison.

– Nous avons du nouveau, en effet. Roland ici est le proprio de l'immeuble.

– Oui.

– Oui. Et lui-même...

– Moi-même je veux savoir qu'est-ce que c'est que cette association Vénus, incorporée.

– Mais vous êtes propriétaire de l'immeuble ?...

– Je comprends que je suis propriétaire, mais je n'ai tout de même pas le droit d'entrer dans les bureaux de l'association une fois que j'ai loué, que personne ne se plaint, et que tout est en ordre.

– C'est la loi ?

– Exactement, c'est la loi.

– Alors vous vous demandez aussi ce que c'est ?

– Oui.

Guy alluma une cigarette.

– J’ai trouvé moyen de m’infiltrer dans l’association. J’étais confondu de surprise.

– Depuis hier soir ?

– Oui.

– Comment feras-tu ?

– C’est assez simple. J’irai là, j’entrerai, je verrai, en entrant, ce qui se passe, et j’assumerai la personnalité qu’il faudra.

– Et si, par exemple, c’est une antichambre, avec aucune indication ?

– Je reviendrai bredouille, et je me reprendrai autrement. Ce qui fut fait.

Le soir même, sans plus tarder.

Roland Chavail nous attendit à un restaurant non loin du local de l’association, et Guy et moi entrâmes dans la bâtisse.

III

La remise aux fantômes

Un long escalier.

Interminable.

Grimpant deux étages.

Sale.

Mal éclairé.

Vieux, aux marches usées dans le milieu.

(Cette satanée habitude qu'ont les gens de toujours monter au milieu d'une marche.)

Guy me précédait.

Notre rapidité d'ascension nous valut un essoufflement. Arrivés en haut, sur le palier, Guy s'arrêta, et moi de même, pour souffler un peu.

Puis, quand nous fumes redevenus normaux,

Guy frappa. D'ailleurs, il y avait une carte marquée :

« FRAPPEZ ET ENTREZ »

Guy frappa.

Et nous entrâmes.

Non sans un petit serrement de cœur de ma part.

Il y avait un je ne sais quoi de sinistre dans le « set-up », comme disent les Américains.

Cet escalier.

Le nom mystérieux.

La porte sans vitre.

La mauvaise lumière.

Une antichambre, comme j'avais prévu.

Au fond, une porte avec un rideau.

Guy fit trois pas rapides au fond de la pièce, tira un peu le rideau, regarda.

Il sourit d'un air satisfait, et vint reprendre place à mes côtés.

Un pas lent et traînard se fit entendre.

Un homme d'un certain âge, à la mine patibulaire, aux savates démembrées, tira le rideau à son tour et entra dans l'antichambre.

– Oui.

Guy arbora son plus beau sourire.

– Je voudrais voir le gérant de l'association.

L'homme nous avait examinés.

Les habits de bonne coupe, l'air prospère de Guy lui plut, car il se radoucit le ton de voix.

– Le gérant n'est pas ici. Si c'est pour devenir membre, je puis vous arranger ça moi-même.

– Ca va, dit Guy.

– Attendez un instant, je reviens.

Nous dûmes attendre un temps interminable.

À un moment, je voulus parler à Guy.

Mais il me souffla dans l'oreille.

– Nous sommes épiés, j'en suis sûr, je le sens.
Pas un mot. Je me tus.

Inutile de brûler ses ponts derrière soi.

Puis l'homme revint.

Il souriait.

Il ne semblait pas avoir le visage habitué à sourire. Ça faisait une grimace.

Il tenait à la main un bloc de feuilles collées.

Un crayon indélébile.

Deux cartes qui devaient être des cartes de membres. Une petite table et une chaise branlante occupaient un pan de la pièce.

L'homme s'assit, et mouilla la mine de son crayon.

Il regarda Guy.

– Nom et prénom.

– George Vermont.

– Adresse ?

– 60, rue des Tilleuls.

– Occupation ?

– Collecteur...

– De comptes ?

Guy riait.

– Mais non, collecteur d'objets d'art, de

curiosités, de timbres.

– Ah, bon !

L’homme leva un regard approbateur vers Guy.

Il écrivit pendant quelques instants, signa la carte de membre, la remit à Guy Verchères.

La même procédure fut suivie pour moi.

Seulement, moi, je donnai le nom de Pierre Vermont, frère de Guy.

Nous étions munis, heureusement, de cartes d’enregistrement à ce nom.

Toutefois, on les demanda pas.

L’homme eut bientôt fini, et me remit ma carte.

– C’est cent dollars pour les deux.

Guy sursauta.

– Cent dollars ?

– Oui. Ordinairement, c’est soixante-quinze dollars par personne, mais lorsque deux membres, deux frères par exemple, s’abonnent

ensemble, le taux est réduit à cent dollars pour les deux.

Guy sortit l'argent.

Moi j'étais cassé.

Comme d'habitude.

L'homme empocha l'argent, rédigea un reçu.

Puis nous étions membres.

Il ne restait plus...

Qu'à entrer et voir ce qui se passait là-dedans.

Il ne se produisait aucun bruit, c'était certain.

L'homme nous fit signe de le suivre.

– La séance se poursuit dans le moment, ne faites pas de bruit.

Guy acquiesca de la tête.

Nous suivîmes l'homme.

Derrière le rideau, une autre antichambre.

Mais beaucoup plus luxueuse.

Les murs tendus d'épaisses draperies, supportaient des toiles disposées comme dans une exposition.

Des piédestaux retenaient des statues, des sculptures bien connues.

Et des vitrines renfermaient des statuettes, des petits bronzes, de la porcelaine de prix.

Mon cousin Guy nous avait certainement amenés dans une drôle de galère.

Au bout de cet appartement, un corridor.

Aussi tendu de lourdes draperies.

Un corridor où ne filtrait aucun bruit.

L'homme nous mena le long de ce corridor.

Jusqu'à une porte.

Une porte capitonnée.

Une grande porte double.

Derrière cette porte, un murmure de voix.

Le guide des Verchères, notre guide, ouvrit la porte.

Un surprenant spectacle nous attendait.

Qui me rendit bouche bée de surprise.

Qui fit un regard curieux sur le visage de Guy.

Une assez grande salle.

Des chaises disposées en demi-cercle autour d'une tribune.

Une centaine d'hommes et de femmes.

Une majorité de femmes.

Des femmes dans la cinquantaine, très richement mises.

Tous et toutes étaient assis en des poses nonchalantes.

Mais ce qui frappait surtout, c'était la tribune.

Sur cette tribune, un pupitre d'encanteur.

Une toile cachait l'arrière de la tribune.

Deux hommes se tenaient sur l'estrade.

Un autre, assis à côté, surveillait l'auditoire.

C'était une salle d'encan.

Et cela était surprenant.

Car enfin, une association, ce n'est pas un encan public. Alors pourquoi ?

Mais Guy et moi devions avoir la réponse à nos questions sans trop tarder. Et cette réponse nous stupéfia encore plus.

L'encanteur frappa de son marteau sur le pupitre.

– Votre attention, s'il vous plaît, chers amis.

Il obtint ce qu'il demandait.

On était tout oreilles.

Il ajusta son pince-nez.

– Mesdames !... Messieurs !

Il se fit un petit remous dans la salle.

Des femmes poussèrent un petit roucoulement de satisfaction.

– Mesdames, Messieurs, notre première pièce de la soirée, un chef d'œuvre de l'art français. Un morceau de porcelaine de Saxe, évalué à plus de dix mille dollars, va être porté à l'encan.

Des femmes gloussèrent un peu.

– Mais avant de présenter la pièce, procédons.

Les assistants se redressèrent dans leurs sièges.

– Nous n'adjugerons cette pièce qu'à la personne désignée par les esprits... Messieurs, les

Lumières.

Immédiatement, la chambre fut plongée dans l'obscurité la plus complète.

Guy se pencha et me murmura quelques mots à l'oreille.

– Il n'y a pas de fenêtre ici, c'est l'endroit idéal.

Il se faisait des mouvements sur la tribune.

Puis une voix s'éleva.

– Esprits qui avez vécu et qui errez dans les ténèbres du néant, approchez-vous et venez en notre enceinte. Nous vous conjurons de descendre parmi nous... Et si l'un d'entre vous peut guider nos pas, dites-nous si l'art que vous avez connu est ici présent ce soir. Dites à ces humains qui croient en vous quel est celui qui est digne de posséder les chefs-d'œuvre de la main humaine ! Dites à celui ou celle qui est ici, dites-lui si oui ou non il devrait acheter cette porcelaine que vous avez tant admiré de votre vivant... ET NOMMEZ LA PERSONNE !

Quelques instants s'écoulèrent.

L'obscurité absolue régnait toujours dans la pièce.

Puis une lueur indécise, flottante, d'une couleur impossible à préciser, flotta un instant au-dessus de la tribune.

Une voix plaintive, lointaine, qui me donna des frissons terribles, se mit à chantonner une étrange mélodie.

Puis la voix se raffermi.

On distingua des mots.

– ... Porcelaine de Saxe... Beaucoup d'argent...
Madame Langlois...

Puis la voix cria comme un tonnerre dans la pièce.

– MADAME LANGLOIS, VOUS ACHETEREZ CETTE
PORCELAINE DE SAXE AU PRIX DE DIX MILLE DOLLARS.

La voix de l'encanteur se fit entendre.

– Esprit, pour bien prouver que tu es de l'outre-tombe, dis à madame Langlois une chose qu'elle SEULE peut connaître... Dis ! je te l'ordonne !

— MADAME LANGLOIS, QUI CONNAISSEZ-VOUS DU NOM DE PIERRE ?

Un cri de femme retentit, et la chute d'un corps fit son bruit.

Les lumières revinrent.

Une femme gisait par terre, évanouie.

Guy me regarda.

Il était évident que l'inconsciente était madame Langlois.

La madame Langlois désignée par l'esprit.

La madame Langlois qui connaissait quelqu'un du nom de Pierre.

On s'affairait autour de la femme.

Guy se leva, et marcha vers la tribune de l'encanteur.

Il examinait en marchant les moindres détails de cette tribune.

L'encanteur, appuyé sur son pupitre, regardait placidement la scène devant ses yeux.

La demi-douzaine de gens occupés à ranimer

la cliente.

Sa vente était faite, il le savait.

Guy arbora un sourire engageant.

– Dites-moi, monsieur, me donneriez-vous le privilège de voir cette pièce de porcelaine ? J'aime beaucoup le Saxe, et je voudrais voir celle-ci.

Comme Guy n'a jamais eu la docte apparence d'un expert, on lui passa le morceau.

Une théière de fort belle apparence.

Guy la prit avec précaution :

Il la tourna et la retourna entre ses doigts.

Puis il se mordit la lèvre, et tendit l'objet à l'encanteur.

– Merci beaucoup monsieur.

– Bienvenue... Dites-moi, vous êtes monsieur Vermont, n'est-ce pas ?

– Oui. Et voici mon frère...

– Bonsoir monsieur... Vous restez pour le reste de l'encan ?

– Non, je regrette. Nous devons partir tout de suite. Mais nous reviendrons. Quand tiendrez-vous une autre séance.

– Demain soir. Nous en tenons une tous les soirs excepté le samedi.

– Alors je reviendrai demain soir.

Nous sortîmes aussitôt.

Rendus sur le trottoir, Guy nous fit prendre le pas accéléré, et visa sur le restaurant où nous attendait Roland Chavail.

IV

Colloques non-eroriques

– Un colloque, déclara Guy, c’est une espèce d’entretien, où se discute, paisiblement, et souvent secrètement, un sujet particulier.

Je riais.

– Nous aurons donc un colloque.

Chavail avait le visage étiré.

– Je vous attends depuis une heure. Qu’est-ce qui se passe ?

– Du beau, du bon, et de la bien terrible escroquerie.

– Comment ça ?

– Des badauds se font laver de leur or avec une dextérité peu commune. Des crédules se font dépouiller.

Chavail s'avança les coudes sur la table.

– Ainsi, il se passe du grabuge dans ma propriété ?

– Et du joli, dit Guy.

– Quelle sorte ?

– De la fraude, de l'extorsion, du chantage.

– Expliquez-moi ça.

– L'association de Vénus porte bien son nom.

– Oui.

– Oui. On vend des objets d'art.

– Rien de mal à ça !

– Attends voir la façon de procéder.

– Malhonnête ?

– Très. D'abord , c'est un encan qui n'en est pas un. On décrit un objet. Disons une théière en porcelaine de Saxe. Normalement, elle vaudrait environ \$1500. Puis on éteint les lumières, et on conjure des esprits. L'un d'entre eux se fait entendre...

Je me permis d'interrompre.

– J’avoue que j’avais des frissons dans le dos.

– Le truc est joué à l’aide de microphones et d’amplificateurs. Probablement très simple. L’obscurité absolue de la pièce n’est pas sans aider.

– J’ai constaté ça.

– L’esprit parle de l’objet, puis il crie le nom de celui ou de celle qui DEVRA acheter. Jusque là, fraude mineure. Puis, pour corser l’affaire, l’esprit mentionne une circonstance de la vie de l’acheteur que lui seul... ou elle seule peut connaître. Là, ça devient du chantage pur et simple... Mais le pire de tout, la fin finale qui est joliment écœurante, c’est que l’objet d’art est une vulgaire copie, valant tout au plus quelques dollars. Et le prix IMPOSÉ par l’esprit est quatre ou cinq fois plus haut que la valeur de l’objet, s’il était authentique. Si cela n’est pas de la fraude à haute pression, je ne m’y reconnais plus.

Chavail jouait avec une allumette.

– Ce que je ne comprends pas, c’est que personne ne s’est plaint ?

– Tu crois qu’une de ces bonnes dames va se vanter de s’être fait rouler de la sorte ? Nos bandits sont psychologues. Ils savent que l’élite craint le ridicule. Aussi ils l’exploitent à grand rendement.

Je ne revenais pas de ma surprise.

– Ainsi c’est comme ça que ça fonctionne ?

– C’est comme ça.

– Et qu’est-ce que tu as l’intention de faire ?

C’était Chavail qui avait parlé.

– Ce que j’ai l’intention de faire ?

– Oui.

– Mais de démasquer ces messieurs, tout simplement.

– Comment vas-tu faire ?

– Comme j’ai commencé. Ils craignent si peu les repréailles, ils se sentent si confiants que je suis entré là, et comme j’avais l’air relativement prospère, j’ai été aussitôt agréé... Ils ne savaient pas quelle vipère ils réchauffaient dans leur sein.

Et Guy riait.

IV

La fosse aux lions

Le lendemain soir, j'étais encore de l'expédition.

Cette fois encore, Chavail nous attendait.

Mais il savait que nous serions longtemps.

Guy avait l'intention de rester jusqu'à la fin.

Et comme il pressentait qu'il serait vite mis au pilori, il avait apporté la forte somme.

– Toutes leurs œuvres d'art ne sont peut-être pas des faux.

Et comme il me confiait.

Si je vise un machin qui est authentique, tiens-toi pour dit que la police, éventuellement, et si nous sortons de l'aventure vivants, ne mettra pas la main dessus.

Nous frappions à la porte à neuf heures sonnant.

L'assemblée était encore incomplète.

Notre guide de la veille, sorte de portier de luxe, nous fit remarquer que la séance ne commencerait pas avant une demi-heure.

Nous eûmes donc tout le loisir d'examiner les lieux.

Il y avait en effet, derrière la tribune, une abondance de fils.

– Je ne sais, dit Guy, comment ils peuvent produire l'effet lumineux vu hier soir, mais je sais qu'il y a plusieurs procédés courant.

La salle se remplissait.

Les mêmes gens qu'hier soir.

Plus quelques autres.

Il devait y avoir un auditoire flottant.

Des gens qui ne venaient pas régulièrement.

À moins qu'ils soient des nouveaux-venus.

Un homme entra.

Assez gros.

Environ quarante ans.

Une serviette sous le bras.

Un lorgnon.

Il prit le siège à côté de Guy.

Immédiatement, il engagea la conversation.

– Mon nom est Paillard.

– Et moi Guy Vermont.

– Je suis un expert en objets d'arts.

– Ah ?

– Je suis venu ici, on dit qu'il y a de belles choses ?

– Assez, oui.

– J'achète pour les collectionneurs.

– Oui ?

– Un ami m'a mentionné de venir ici, alors, vous voyez, je viens.

Guy regardait curieusement le nouveau-venu.

Celui-ci s'épongea le front.

– Il fait chaud ici.

Un mouvement se faisait à l'avant.

La séance allait commencer.

L'encanteur apparut.

Son assistant.

Et le troisième homme prit place sur son siège,
à côté de la tribune.

– Toi, pensa, Guy Verchères, tu n'es pas
étranger aux manifestations de l'au-delà !

Le silence se fit.

L'encanteur frappe trois coups sur son pupitre.

Puis il essuya ses lunettes.

Se les plaça sur le nez.

– Mesdames, messieurs !

Le silence complet régna.

– Mesdames, messieurs, ce soir, nous
débuterons notre séance avec un tableau de très
grand prix. C'est un Raphaël authentique, sorti en
contrebande de la collection personnelle
d'Adolph Hitler. Je laisse aux esprits le soin de

désigner qui sera l'acheteur, et à quel prix.

L'expert en objets d'art se leva.

– Pardon, monsieur.

– Oui ?

– Me permettriez-vous de jeter un coup d'œil sur cette toile ?

L'encanteur le regarda curieusement.

– Nous n'avons pas l'habitude...

Mais le gros bonhomme s'était levé...

– Mon nom est Paillard. Je voudrais simplement voir un Raphaël de près.

Il avait l'air si inoffensif que l'encanteur fit un léger signe de tête à son assistant.

Celui-ci souleva la toile et sortit un tableau.

De loin, il avait l'air des plus authentiques.

Mais le sursaut de Paillard quand il le regarda de près démentit cette impression chez Guy.

Le gros type se retourna vers l'assistance, puis annonça d'une voix forte :

– Mesdames, messieurs, je suis un expert en

toiles de maîtres. Ce Raphaël est une mauvaise copie, une très mauvaise copie qui ne vaut pas dix dollars.

Un tohu-bohu formidable s'ensuivit.

La lumière s'éteignit.

Des cris d'effroi jaillirent de plusieurs gorges féminines.

Puis on rétablit le courant, et le spectacle fit pâlir Guy.

La tribune était pêle-mêle, mais de Paillard, point.

Le gros bonhomme était disparu.

L'encanteur cria :

– Où est-il passé, où est cet homme-là ?

Le portier était dans la grande porte.

– Il est sorti, en courant. Je l'ai vu se faufiler dans le corridor ? Il est descendu l'escalier en trois sauts.

J'imaginai mal le gros Paillard sautant l'escalier si vite que ça.

Enfin !

L'encanteur réussit à obtenir le calme.

– Est-ce que nous procédons à notre séance.

L'assemblée approuva de la tête.

– J'espère que vous ne vous êtes point laissé influencer par les affirmations de ce gros imposteur... D'ailleurs, vous voyez, il a pris la fuite.

Guy se pencha vers moi.

– Ils sont organisés, mon vieux. Mieux que je ne le pensais.

Mais la séance commençait.

Les lumières éteintes.

Le même petit drame que la veille.

On jouait la comédie avec grand art.

Et ce soir, l'esprit fut une femme.

Et parla doucement, au lieu de tonner.

Mais le Raphaël fut « adjudé ».

À un monsieur du nom de Perrin.

Pour cinquante mille dollars.

Pour un faux, pas mal.

Car j'étais persuadé que c'était un faux.

Et que Paillard n'était pas descendu l'escalier.

Guy semblait ronger la même idée aussi.

Il avait l'air soucieux, et cherchait à voir derrière la toile. On fit l'obscurité de nouveau, et une autre pièce prit le chemin de la maison d'un crédule collectionneur.

Guy, dès l'obscurité, me poussa du coude.

– Viens, me souffla-t-il.

Il avait bien jugé les distances.

Il me pilota à travers les chaises.

Sans un bruit.

La voix de l'esprit chevrotait à l'avant.

La petite lueur mauvâtre ne jetait pas assez de clarté pour illuminer nos allées et venues.

En deux instants nous étions vis-à-vis la tribune.

Puis derrière.

Guy m'amena près de la toile.

Nous étions tapis par terre.

Épiant le retour de la lumière.

C'était un risque. Si quelqu'un était derrière la toile, c'en était fait de nous.

La lumière revint.

Il n'y avait personne.

Il n'y avait personne, mais il y avait une porte.

Pendant les bruits de l'adjudication, Guy ouvrit la porte, et nous nous trouvâmes dans une petite chambre.

Du moins personne de vivant.

Car Paillard, gisait, un couteau en plein cœur, sur le plancher.

– Voilà, dit Guy, le sort réservé à ceux qui ne savent pas se taire. Paillard parlait trop.

Comme oraison funèbre, c'était cruel.

Mais il ne s'agissait pas de s'éterniser autour de ce cadavre.

Il serait toujours temps d'y revenir.

Guy m'entraîna vers une autre porte, dans le

mur opposé.

– Viens, dit-il, je crois que l'affaire se corse agréablement.

Il ouvrit la porte, et aussitôt, deux gaillards, dont l'un était le portier, nous sautèrent dessus.

Comme nous ne nous attendions pas à être surpris de la sorte, ils eurent facilement raison de nous.

En un clin d'œil nous étions ligotés comme des harengs désossés.

Et on nous jetait par terre, sans plus de cérémonie.

Le portier tira un couteau de sa ceinture.

– On les finit là, les petits pères ?

Son compagnon lui arrêta le bras.

– Un instant. Le patron va nous dire quoi faire. Inutile de le déranger, ça peut attendre. D'ailleurs, lui-même devra téléphoner au grand patron, voir ce qui doit être fait... Nous ne connaissons pas le numéro du chef, alors il faut attendre.

Nous étions en mauvaise posture.
Ces gens ne reculeraient devant rien.
Un meurtre de plus ou de moins.
On est d'ailleurs pendu seulement une fois.

V

Guy l'anguille

Guy est une anguille.

Ce chapitre va le prouver.

Nous étions donc par terre, ficelés comme des harengs.

Nos geôliers improvisés ne savaient trop quoi faire.

L'un d'eux se pencha, vérifia nos liens.

Il vit qu'ils étaient solides.

Il fit signe à l'autre.

Et ils sortirent.

– C'est comme ça, dit Guy en faisant un effort, que nos deux individus font des bévues.. *Watch my smoke*, comme on dit à Chicago.

Et sa « smoke » était à surveiller en effet.

Guy se contorsionna le visage, et fit des efforts.

Il maugréa et tira, et poussa.

Il s'arqua les jambes et jura entre ses dents.

Et brusquement, il était libre.

– Comment as-tu fait ?

– Le truc est simple. Quand on te ligote, bande les muscles de tes poignets. Quand tu relâcheras la tension, les cordes ne seront pas serrées. Tu pourras te défaire facilement.

Je fis « hum », et Guy rougit.

– Si tu appelles ça facilement, toi !

Mais nous étions libre, car Guy m'avait détaché à mon tour.

Nous étions libre, et c'était le plus important.

Guy me montra le chemin.

– Par ici.

Je voulus protester.

Nous retournions par où nous étions venus.

– Mais oui, ils n’oseront rien nous faire en avant.

Je haussai les épaules.

Autant suivre Guy.

Il avait l’habitude des traquenards.

Nous passâmes par la chambre où Paillard dormait son dernier sommeil.

Le cadavre était toujours là.

On en disposerait, je suppose, plus tard.

Puis Guy se colla l’oreille contre la porte.

Nous n’eûmes pas longtemps à attendre.

Quand Guy entendit la voix d’une « esprit », il conclut que la salle était dans l’obscurité.

C’était le temps d’y retourner.

Il ouvrit la porte.

Le Grand noir nous assaillit.

D’un pas sûr, Guy me dirigea.

Vers les sièges.

Vers les sièges même que nous occupions avant notre petite aventure.

Je croyais vivre un rêve.

Deux minutes plus tard, nous étions de nouveau assis à notre place.

La lumière revint.

Sur la tribune, l'encanteur était flanqué du portier. Celui-ci lui racontait quelque chose à l'oreille.

Notre capture, probablement.

Puis le portier se retourna.

En nous voyant, assis, les bras croisés, l'air narquois, il faillit avoir une syncope.

Son visage devint blanc, rouge, toutes sortes de couleurs.

Il n'en croyait pas ses yeux.

De nouveau il se retourna vers l'encanteur.

Ce fut au tour de celui-ci d'écarquiller les yeux.

Mais il fallait que le travail se continue.

D'une voix fauchée par l'émotion, et en jetant de fréquents coups d'œil dans notre direction, le

bonhomme cria l'œuvre suivante.

Puis l'obscurité se fit de nouveau.

Guy me prit par le bras.

– Viens !

– Encore ?

– Suis-moi.

Nous n'allions pas loin, cette fois-ci, une dizaine de chaises plus loin.

Quand la lumière revint, le portier était juste derrière l'une des chaises que nous occupions auparavant.

Guy souriait.

Le portier était congestionné de rage.

Mais avec les lumières revenues, il n'osa rien faire.

Guy se pencha vers moi.

– Tu comprends leur désespoir, nous sommes des témoins oculaires. Nous avons vu le cadavre, nous... Ils vont tout essayer pour nous détruire.

Mais je n'avais pas la même légèreté de cœur

que Guy semblait afficher.

L'aventure était loin d'être banale, mais elle devenait de plus en plus dangereuse.

On enlevait de nouveau les lumières.

Une fois de plus Guy me tira par le bras, et nous changeâmes de place.

Et quand la lumière revint, le patibulaire portier n'était pas derrière la chaise que nous occupions la deuxième fois, mais derrière une autre chaise, un peu plus loin, là où logiquement nous aurions dû nous en aller.

Nous avions dû le croiser en chemin.

Car nous étions revenus à nos premiers sièges.

Je crus que l'homme allait mourir d'apoplexie.

Et l'encanteur ne cherchait plus à cacher sa rage, sur la tribune.

Les regards qu'il nous lançait étaient de véritables pistolets à balles.

Mais nous avions gagné un point.

Nous étions entre la porte et le portier.

Aussi, quand l'obscurité se fit, Guy me dirigea à toute vitesse vers la sortie.

Et vingt secondes plus tard nous étions rendus en bas, sur le trottoir.

Je poussai un « ouf » qui me venait du plus profond du cœur.

– Sais-tu bien, mon vieux Guy, que nous venons d'échapper à la mort certaine, le poids de ciment au cou, le coulage dans l'eau glacée du bassin Victoria ?

– Je le sais.

– Et ça ne t'émeut pas plus que ça ?

– Pas plus que ça, frère, pas plus que ça.

Guy devait avoir des nerfs d'acier.

Il est vrai que dans son métier de gentilhomme-cambrioleur, les nerfs ont besoin d'être rudement bons pour tenir le coup.

IV

Roland Chavail

Roland nous attendait encore au restaurant.

– Vous y avez mis le temps.

– Oui.

– Du nouveau ?

– Pas pour la peine.

Je n'en revenais pas.

Guy s'était pris un petit air indifférent.

Chavail le brûlait de questions.

Guy ne se livrait pas.

Finalement il déclara :

– Moi, tu sais, je crois que l'affaire ne m'intéresse plus. Ce sont des fraudeurs de bas étages. Leurs transactions sont mineures. Que le

diabie les emporte.

Moi je rongerais mon frein.

Guy continua :

– Ainsi j’ai décidé de leur foute la paix. Après tout, je ne suis pas de la police. Qu’elle s’occupe de tirer leur affaire au clair.

Chavail se mit à sourire.

– Tu crois que ça ne vaut pas la peine ?

– Tu peux faire ce que tu voudras, les dénoncer ou non, mais moi je me retire, j’ai d’autres chats à fouetter que ça.

Je comprenais de moins en moins.

Au bout de quelques minutes, nous prenions congé.

Dehors, la nuit était belle.

Je pris le bras de Guy :

– Vas-tu me dire, à la fin, beau moine, ce qui t’arrive ? Un instant tu vas tout chambarder dans la boîte à Vénus, et l’autre instant tu affiches la plus complète indifférence. Pourquoi avoir dit ça à Chavail ?

– J’ai mon plan. Tais-toi, et fais l’innocent...
ça te va.

Je ne savais si Guy voulait rire ou non, alors je me tus, à tout hasard.

Mais au bout d’un moment, je lui demandai :

– Mais où allons-nous ?

– Derrière la maison où se cachent nos amis de Vénus. Il doit y avoir un escalier de sauvetage.

– T’es pas sérieux ?

– Certainement que je suis sérieux.

– Tu vas monter là-dedans ?

– Oui.

– Au risques et périls que ça comporte ?

– Oui.

– Tu vas les épier... et risquer de te faire recapturer de nouveau ?

– Oui.

– Ah, ben, t’es un frère, toi.

– As-tu peur ?

– Non.

– Tu me suis ?

– Évidemment.

– Alors ferme-là, et viens..

Il y avait une ruelle.

– Et dans la ruelle, une petite cour.

Dans la cour, un escalier de sauvetage.

Et pas une ombre là-dessus.

Ils ne gardaient pas l'arrière de la bâtisse.

Ils ne savaient pas que c'était là leur grande erreur.

Ils avaient trop confiance en eux-mêmes.

D'ailleurs je le fis remarquer à Guy.

Et il commenta de la façon suivante.

– Je t'ai déjà dit que le criminel qui se fait prendre est un orgueilleux. C'est son orgueil, sa fatuité qui lui fait commettre des bourdes. Ceux-là n'échappent pas à la règle. À nous de profiter de leur faiblesse.

Nous étions dans la petite cour.

L'escalier était devant nous.

Nous montions.

Très doucement.

À pas de loups.

Je pensais à l'expression :

« À pas de loup. »

Il me prenait des envies de hurler comme un loup.

Ça n'aurait cependant pas été très intelligent.

La maison avait quatre étages.

Le local de l'association occupait le quatrième étage, le dernier.

Nous devons donc grimper cette longue montée.

Cette montée du calvaire.

Car moi, je perdais de la bravoure.

De marche en marche.

Mais pas tant qu'il ne m'en restât une brîbe en arrivant en haut.

Là, c'était un balcon.

Une longue galerie à claire-voie.

Une galerie qui longeait la longueur de la maison.

Nous avions tellement feutré nos pas que nous n'avions pas été entendus, j'en étais sûr.

Guy arriva le premier sur la galerie.

Il observa les fenêtres, et trouva celle qui était éclairée.

Assez faiblement.

Un store coupait la lumière, mais le store était percé d'une fente.

Guy essaya de soulever la fenêtre.

Mais en vain.

Elle était bloquée à toute épreuve.

Il se colla l'œil à la fente.

Je me blottis par terre, et profitai du bas de la même fente.

Tous les acteurs du drame joué plus tôt dans la veillée étaient là.

Je soufflai à Guy :

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Ils discutent les événements. Dans un instant, j’ai le pressentiment qu’ils vont téléphoner au grand chef. C’est celui-là surtout que je veux atteindre.

Il ne savait pas si bien dire.

L’un des acolytes soulevait l’appareil.

C’était celui qui officiait comme encanteur.

Il signala un numéro.

Je vis Guy noter soigneusement les trous employés dans le cadran.

– Voilà, dit-il, tout ce que je voulais savoir.

Il calcula sur un papier.

Puis il sortit un petit livre de sa poche.

C’était un indicateur.

En y cherchant un numéro de téléphone, on trouvait le nom de l’abonné auquel était adjudé ce numéro.

Lisant à la clarté lunaire le nom de cet abonné, Guy eut un sourire joyeux.

– Cela confirme mes doutes, petit, nous avons

maintenant la dernière scène à jouer. Elle ne sera pas longue.

Il m'expliqua ce que je devais faire.

Les acolytes sortaient de la pièce.

– Où vont-ils ?

Guy me rassura d'un geste.

– Ils vont compter les recettes de la soirée, et faire l'inventaire des ventes.

Il tira un diamant à couper le verre, de sa poche.

D'un grand geste circulaire, il tailla un rond dans la vitre.

Assez grand pour laisser passer un homme.

Puis il remit le diamant dans sa poche.

L'opération n'avait fait qu'un léger grincement.

Sûrement nul n'avait pu l'entendre en dedans de la maison.

– Tu vas te tenir ici. Dans vingt minutes exactement, j'entrerai avec ces messieurs, dans la

pièce ici. Quand je lèverai la jambe deux fois, défonce, fait irruption, couche-les en joue. Je ferai la même chose.

– Et ensuite ?

– Suis mes gestes, ils te diront quoi faire.

– Entendu.

Guy descendit l'escalier à toute vitesse.

Je me demandais bien ce qu'il avait derrière la tête.

Il déboucha dans la cour.

Enfila par la ruelle.

Disparut.

Je m'installai par terre du mieux que je pus.

Revolver au poing, et face aux fenêtres.

Prêt à tirer au premier mouvement.

L'aventure ne me déplaisait pas.

Justement parce que j'étais sûr que Guy Verchères avait la situation en mains.

Dans les circonstances, c'était bien rassurant.

Si Guy savait ce qu'il faisait, il n'y avait rien à

craindre. Nos amis de l'Association de Venus n'avaient qu'à se bien tenir.

Et quel plan diabolique Guy leur réservait je n'aurais pu dire, si ce n'est qu'il réussirait certainement.

Je me consacrai au travail de surveiller la pièce où entrerait Guy...

Je ne savais pas ce que Guy faisait, mais il me le raconta par la suite.

Il sortit de la ruelle, fit le tour de la maison, s'arrêta dans une pharmacie, pour téléphoner.

Et monta à l'assaut de la forteresse.

VII

Le blitz

Il grimpa les escaliers quatre à quatre.

Ne se donna pas le temps de souffler.

Il fit irruption dans l'antichambre, courut vers le hall, puis vers le grand local d'assemblée.

Il ne s'était pas trompé.

Nos amis étaient là.

Faisant exactement ce qu'il prévoyait.

Guy avait le revolver au poing.

Il n'eut aucune difficulté à convaincre ces messieurs, pris par surprise, à marcher vers la pièce d'arrière.

À me faire le signe de tête.

Moi, en voyant son signal, je lançai un coup

de pied dans la vitre.

Le carreau tomba.

Je sautai dans la pièce, et en un clin d'œil, tous nos amis étaient rangés contre le mur.

Ils étaient dans cette position quand Théo Belœil entra, suivi d'une demi-douzaine de forts policiers de l'escouade des homicides.

Moi, je vous le dis, jamais je ne fus aussi soulagé.

Jamais présence humaine ne fut plus reconfortante.

Jamais je ne compris aussi bien le besoin de solidarité qui est latent chez tout homme.

Jamais je ne compris aussi bien les avantages de la coopération.

Des coopératives.

Elles sont basées sur ce système même.

Sur le système de l'événement qui arrive à temps pour sauver une situation.

Pensez-vous que c'est drôle d'être deux contre cinq ?

Surtout quand ces cinq n'hésitent nullement à tuer pour arriver à leurs fins ?

Je reçus Théo Belœil à bras ouverts.

Avec le sourire, la joie, le plaisir.

– Théo Belœil, t'es un frère !

Et j'étais absolument sincère.

Guy se porta au-devant de Belœil.

– Voici les moineaux de la cage. Tu trouveras le cadavre de Paillard dans l'appartement voisin.

Belœil jubilait.

– Je ne sais pas, Théo, qui a tué Paillard, des cinq ici, mais je suis certain que vous pouvez les faire tous condamner à mort, en vous basant sur la complicité.

Deux ou trois voix s'élevèrent du groupe des bandits.

– C'est Jos qui a tué le gars !

Comme la réflexion avait été spontanée, il pouvait être déduit qu'elle était vraie.

Belœil fit une petite farce plate.

– Où est Jos ?

L'encanteur montra le portier.

– C'est lui, Jos.

La pâleur du portier, et sa mine penaude, en disait assez long.

Il jurait entre ses dents, et serrait les poings.

Belœil le menotta.

– Et maintenant, mon vieux Guy, conte-moi ça.

Guy lui donna le détail.

Comment l'association exploitait la crédulité humaine.

Comment on se servait de faux spiritisme pour influencer les gens.

Comment aussi le chantage venait jouer son rôle.

Et il lui raconta le cas de madame Langlois et de son mystérieux Pierre.

Il lui raconta, enfin, toute l'aventure telle qu'elle vient de vous être narrée.

Y compris nos tribulations de la soirée.

Belœil souriait d'un air satisfait.

L'affaire marchait bien.

Les criminels arrêtés avant que la police ne découvre officiellement le crime.

Voilà qui était du beau travail.

Belœil se purléçait les babines.

Il pourrait se coucher un peu, au moins, cette nuit.

Il allait procéder à ses constatations, quand Guy le tira à l'écart.

Ils parlèrent quelques instants à voix basse, en me regardant et en souriant.

Je me demandais bien...

Puis Belœil sortit dans la porte, fit signe à quelqu'un dehors.

Il se fit un mouvement.

Un policier entra.

Il était menotté à un homme.

Je poussai un cri.

– Roland Chavail ?

– En personne, dit Guy. Notre ami Roland Chavail, chef de cette bande que tu vois alignée ici.

– Mais comment... ?

Je n'en revenais pas.

– C'est si simple, Paul. Pourquoi avons-nous été admis si facilement ici ? Parce que Roland Chavail, voyant que j'étais intéressé, essaya de me jeter dans un piège.

– Pas le premier soir !

– Mais oui. Seulement, nous ne sommes pas tombés dedans tout de suite. Il pensait que nous ferions un esclandre ici, comme Paillard a fait.

– Ah, je comprends.

– Comme nous ne sommes pas tombés dans la trappe à rat le premier soir, il a patienté jusqu'au deuxième.

– Et nous y sommes tombés.

– Mais nous n'y sommes pas restés.

– Non.

– Et voilà pourquoi Chavail avait l’air si hagard au restaurant.

– Mais comment savais-tu que c’était Chavail ?

– Écoute, mon vieux, il n’y a pas un propriétaire au monde qui ne sait ce que fabriquent ses locataires dans les bureaux loués.

– Et Chavail professe l’ignorance la plus complète. Dix minutes plus tard, nous sommes accueillis à bras ouverts dans l’association. Tu crois que cela sentait le beau naturel, toi ?

– Non, ça n’était pas normal.

– Voilà donc pourquoi je me doutais de quelque chose.

– Mais la preuve ?

– On la trouvera facilement dans l’appartement de Chavail. En fouillant, c’est effrayant ce qu’on trouve.

– À part ça ?

– Le téléphone, mon vieux !

– Comment, le téléphone ?

– Quand l’encanteur a signalé le numéro du chef... j’ai noté le nombre des déclics. J’avais automatiquement le numéro. J’ai vérifié dans mon petit indicateur... et voilà, le tour était joué.

– Belle organisation, en somme...

– Pas si belle qu’elle m’empêche « d’organiser » notre ami Chavail.

Belœil s’approcha.

– As-tu fini de ces gens ?

– Oui.

– Alors je les amène au poste ?

– Certainement, amène-les avec plaisir. Paul et moi visitons les lieux, puis nous partons.

Belœil partit, emmenant avec lui Chavail et ses cinq complices.

Avant de sortir, Chavail jeta un regard à Guy.

– Guy, un mot avant de se quitter. Tu ne sauras jamais comme tu as fait une erreur ce soir !... Tu ne le sauras jamais.

Guy le regardait.

Moi aussi.

Mais Belœil l'amena.

VIII

L'erreur de Guy

Tout le monde parti, les souris dansent.

J'imaginai pourquoi Guy voulait rester en arrière.

N'avait-il pas déclaré qu'il y avait probablement des œuvres d'art authentiques dans le lot ?

D'ailleurs avec une telle organisation, c'était à prévoir.

J'avais compris qu'il voulait s'en assurer avant de vider les lieux.

Lorsque tous les bruits de dehors se furent éteints.

Lorsqu'il fut certain que nous étions seuls.

Lorsque le local de l'association redevint

désert.

Guy entreprit ses recherches.

Elles se concentrèrent d'abord sur la salle d'encan nouveau genre.

Mais le butin là était du faux sur toute la ligne.

Guy cracha dessus.

Et avec raison.

Il visita le local en entier.

Une petite chambre noire, donnant sur le corridor, l'intéressa.

Il essaya la porte, elle était verrouillée.

Le petit morceau de celluloïd qu'il traînait toujours dans sa poche eut vite fait de cette serrure.

La porte ouverte révéla du noir.

Guy chercha sur le mur.

Trouva le bouton.

Un flot de lumière inonda l'appartement.

C'était la réserve.

Des tableaux et des sculptures. Des statuettes

et des porcelaines.

Fébrilement Guy chercha.

Rejetant ceci, cela.

Ne choisissant rien dans le lot.

Un Renoir, mauvaise imitation.

Un Picasso grossier.

Copié par un artiste de troisième ordre.

Un Gauguin qui était une fort belle copie, mais
une copie tout de même.

Deux Sèvres qui auraient été fort gentils, s'ils
avaient été authentiques.

Un Ming apparemment bien conservé.

Beaucoup trop bien.

Pis Guy s'arrêta.

Sur un Rembrandt.

Celui-là l'intéressait.

D'autant plus qu'au premier coup d'œil, il
était authentique.

Le titre du tableau.

Sa composition.

Tout indiquait une valeur au-dessus de cent mille dollars.

C'était magnifique trouvaille.

Un excellent paiement pour le travail accompli.

Et qui dirait qu'il avait été subtilisé ?

Guy se releva, et se tourna vers moi.

– Je ne cherche pas plus loin, c'est suffisant.
La prise en vaut la peine.

Une voix retentit dans l'embrasure de la porte.

– Vous n'avez pas besoin d'aller plus loin.

Nous étions retournés en un clin d'œil.

C'était une femme.

Très jolie

Magnifiquement vêtue.

Une femme au port de reine.

Blonde et douée d'une bouche appétissante.

Des yeux clairs, calmes, d'un bleu limpide.

Le visage...

La taille...

La beauté d'une femme du monde.

Seulement...

Il y avait ce seulement qui me martelait un rythme barbare dans la tête.

Seulement elle tenait un revolver de fort calibre dans sa main droite.

Et l'assurance avec laquelle elle maniait l'arme indiquait que ce n'était pas là pour elle maniquement amateur.

On sentait que cette femme aux yeux candides pourrait tirer sans un geste de la conscience.

– Donnez-moi ce tableau.

La toile était petite, et pouvait se porter sous le bras.

Guy la lui tendit.

La femme nous menaça un instant de son arme.

Puis elle eut un geste brusque, repoussa la

porte.

Le verrou tomba automatiquement.

J'entendis Guy geindre doucement.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Oh, ma mère, Paul, quelle erreur j'ai faite...

– La porte ?

– Comment la porte ?

– Bien oui, le verrou ?

– Non, non !

– Ben quoi alors ?

– Cette femme !

– Qu'est-ce qu'elle a, cette femme ?

– Tu ne la reconnais pas ?

– Non.

– Il est vrai que tu ne suis pas le crime et ses historiens de très près.

– Qui est-elle ?

– Anna Berovna, une Russe.

– Et puis ?

– La plus grande escamoteuse de toiles précieuses, et une professionnelle du racket des fausses œuvres d’art...

– Je ne vois pas...

– Mais tu ne saisis donc pas que Chavail n’est pas le chef, il n’a rien à voir dans cette organisation. C’est elle, la Russe qui en est l’âme damnée...

– Mais comment savait-elle... ?

– Que nous cherchions à découvrir le secret de l’association de Vénus ? C’est si simple... Elle était notre voisine, au restaurant. Elle nous a entendu.

– Alors Chavail ?

– Chavail est innocent... J’allais faire une bévue formidable.

– J’aime autant ça, Chavail est un bon zigue.

– Que faire maintenant ?

– Courir sus à la demoiselle...

– Oui, oui, évidemment, mais ça c’est facile...
Ce qui n’est pas si facile...

– C’est quoi ?

– C’est de me faire pardonner cette arrestation par Chavail. Après tout, c’est un ami...

– Mais la demoiselle Russe ?

– Elle n’a qu’une manie, mais c’est une manie dangereuse, pour elle-même. Elle ne se sert jamais d’alias, et vit dans les meilleurs hôtels. Je puis la retracer dans dix minutes.

– Et ensuite ?

– Ce sera facile. Fouiller sa chambre, à elle, va nous donner toutes les preuves voulues.

– Alors sors ton celluloid, ouvre la porte !

Il fit ça.

La porte ouverte nous révéla des locaux encore apparemment vides.

Guy marchait tête basse.

Nous n’avions pas fait dix pas que la même voix retentit.

– Monsieur Guy Verchères, un instant.

Guy se retourna en sursaut.

Anna Berovna le regardait en souriant, mais l'arme au poing.

– Je n'étais pas trop sûre, mais maintenant je le suis. Vous êtes Guy Verchères, n'est-ce pas ?

Guy approuva.

– Oui, c'est moi.

– Je voudrais que nous puissions causer un moment.

L'accent était charmant.

Guy acquiesça.

– Où aller ?

Anna Berovna montra le grand hall tendu de draperies, immédiatement après la petite antichambre.

Nous suivîmes la fille en silence.

Elle semblait prendre moins de précautions avec son arme. Je me demandais si Guy en profiterait.

Mais il ne sembla pas remarquer.

Dans le grand hall, Anna Berovna trouva trois

fauteuils, nous les indiqua.

– Je m’excuse de la façon cavalière avec laquelle je vous traite, mon cher Verchères. Mais vous comprenez, à la guerre comme à la guerre...

– Je comprends.

– Tant mieux.

– Je ne suis tout de même pas un imbécile.

– C’est justement à ce sujet que je voulais vous causer.

– Au sujet de mon imbécilité ?

Guy riait de bon cœur.

Anna Berovna rit aussi.

Ce beau sourire franc cadrerait mal avec son statut de chef de bande criminelle.

– Non, je veux parler de votre intelligence, c’est plus juste. Vous êtes intelligent, Guy Verchères, et vous aimez faire de beaux coups, même en dehors de la loi...

– Oui, c’est exact.

– Que voulez-vous que je fasse maintenant, je

n'ai plus d'hommes, je reste seule, et j'ai un beau travail de commencé. Je vous offre d'être mon partenaire. L'argent est intéressant. En deux semaines nous avons recueilli, ici, plus de trois cent mille dollars.

Guy siffla.

– Whew... Et seulement à vendre des faux ?

– Oui.

– Formidable. Ainsi c'est vous qui étiez le chef de bande... Et Chavail ?

– Un instrument entre mes mains. Il ne savait rien de l'affaire. Il m'aimait aveuglément... C'est probablement pourquoi il n'a pas parlé ce soir.

– Vous étiez donc ici ?

– Oui. Personne n'a songé à fouiller le local. J'étais dans un placard. J'ai tout entendu.

– Ainsi, fit Guy d'un air songeur, vous êtes le chef de la bande. Le vrai chef... Tu entends ça, Paul, cette jolie femme est le chef de cette très belle bande arrêtée ce soir... par ma faute...

– Je vous en ai voulu, sur le coup, dit la belle

Russe, mais quand je vous ai vu subtiliser la seule toile authentique que nous avons, un Rembrandt que j'ai volé à Buda-Pesth, j'ai compris votre jeu... C'est ce qui m'a poussé à vous offrir cette association...

– Je vous remercie beaucoup. J'accepte.

J'étais estomaqué.

Guy acceptait.

Il se leva, marcha vers la Russe.

– On se serre la main, j'accepte le marché proposé.

Anna Berovna déposa révolver sur son séant, et tendit la main à Guy.

Mais celui-ci, d'un geste rapide comme l'éclair, s'empara de l'arme, et la braqua sur la Russe.

Anna Berovna devint pâle comme la mort.

Puis rouge comme un coq.

Et une filée de russe du plus beau rouge s'échappa de ses lèvres.

Je fis en moi-même un acte de contrition pour

le Petit Jésus ainsi offensé.

Sans que je le sache autrement que par intuition, car je ne comprenais pas un traître mot de la langue de Stalin.

Seulement, par l'expression de visage de la « bandite », je concevais que là où elle aurait craché, ce soir, l'herbe n'aurait jamais repoussé, les vers n'auraient jamais vécu, les criquets jamais chanté.

Anna Berovna, comme les traditionnelles patates, était « frite », et elle le savait.

Guy ne se laissa pas intimider par la rage de la jolie déesse.

Il me remit le pistolet, me fit signe de la tenir en joue, marcha vers le téléphone.

Décrocha...

Signala...

– Allo, Belœil ?...(C'était le numéro privé du détective). Bon, ici Verchères... Laisse Chavail tranquille, il ne parlera pas, simplement parce qu'il est innocent... Oui, j'ai bien dit ça.. Il est innocent... Si tu viens ici, au local de

l'association, en vitesse, tu cueilles le vrai coupable... la vraie coupable plutôt. Une fort jolie femme. Et la police de Paris, de Londres, de Buda-Pesth, de Singapore et de Vienne te seront très reconnaissantes... Nulle autre que la célèbre Anna Berovna... Oui, c'était elle... Nulle autre que la célèbre Anna Berovna... Oui, nête.

Guy referma l'appareil.

– Reste ici, Paul, tiens bien en joue la belle dame, tire si elle se remue seulement le nez... Moi, je prends le beau Rembrandt, et je file... Je te verrai chez toi, tout à l'heure. J'ai idée que nous allons boire une fichue bonne bouteille de bière...

Et il partit.

Et je restai seul avec la belle dame, comme il disait...

Anna Berovna sacrait toujours... mais comme c'était toujours en russe, je ne m'en faisais pas, et j'en profitais pour me ronger les ongles de ma main libre...

Cet ouvrage est le 675^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.